

Suzanne V. Mayoux

En guise de journal de bord...

21 juin 1994 – solstice d'été

TransLittérature, par la voix de Michel Volkovitch au téléphone, m'invite à communiquer des extraits du journal de mes travaux de traductrice. Vers le bout du *Chemin dans le monde* de V.S. Naipaul, où l'on navigue beaucoup, je devrais en effet avoir un livre de bord. Mais les livres, je ne les écris pas, je les traduis. Quant à traduire mes difficultés... Depuis que j'ai lu les règles de base du traducteur telles qu'énoncées par la grande Laure Bataillon, je culpabilise à mort sur ma propre incapacité à noter autre chose que les termes à élucider et autres noms d'oiseaux. Cela me confronte à mon manque de méthode. Il est temps de m'y mettre. Raisonner mes options ne peut qu'améliorer ma vigilance, cette vigilance que je prends si souvent en défaut, après coup, quand je me relis.

10 septembre

(L'équinoxe d'automne approche, et la tempête.) Rien, ou si peu que rien, comme aurait pu écrire Louis XVI. Pas de notes. Pas de journal. Quelques hiéroglyphes au crayon pâle dans les marges du texte original, des passages cochés pour me rappeler mon insatisfaction, comme si j'en avais besoin. Mais aucune trace des solutions envisagées, grâce à la magie de l'ordinateur, qui permet aux doigts et à l'œil de tirer plus vite que la pensée. Confrontée à la phrase à traduire, je cherche si fort à la capter, toutes antennes déployées, pour en trouver en moi la nécessaire expression française, puis contester le résultat, qu'il m'est impossible de me livrer simultanément à une analyse logique de ce processus.

Entre-temps, certes, j'ai fini ma traduction. Ou, plus exactement, j'ai décidé qu'elle était finie, parce que je n'en peux plus de la lire et de la relire et de la mettre en doute et de me reporter au texte original.

Comment expliciter la difficulté particulière de traduire Naipaul ? Elle est embusquée sous chaque ligne, pratiquement. Lui-même écrit très lentement. Pas pour fabriquer de jolies phrases, non, c'est tout le contraire. Pour décaper, avec une sorte de rage fervente, le signifiant autant que le signifié. L'écrivain, dit-il, devrait se faire invisible, transparent. Naipaul déclare avoir le style en horreur (le style, ou le « beau style » ?), combattre le rythme, le casser dès qu'il le prend en flagrant délit. Selon lui, le rythme tue le sens. Si je traduis bien sa pensée, ou sa déclaration, la phrase devrait être en quelque sorte barrée de « gendarmes couchés » afin de mieux requérir l'attention du lecteur, de lui donner le temps de percevoir toutes les connotations.

Très bien. Mais, en français, comment ne pas le rebuter absolument, le lecteur ? Il arrive à ladite phrase de remplir la page. *Un chemin dans le monde* se promène du XVI^e au XX^e siècle, de la Caraïbe à l'Afrique, en intégrant sans cesse des allusions visibles ou cachées à ce qu'on a pu lire déjà, un peu comme dans les chansons récapitulatives : « quat'canards volant en l'air, trois rats des bois, deux tourterelles, une perdriole, que va que vient que vo-o-le... » Attention, se méfier du rythme. À vrai dire, dans la traduction d'un paragraphe entier fait de subordonnées, d'appositions, de participes présents, combien présents en effet, de parenthèses et/ou d'additions entre tirets, le tout commençant volontiers par « *just as* » (tout comme), il ne risque pas trop, ce rythme, de s'introduire tout seul sournoisement. Par exemple :

« And just as the buriers of treasure at the time of the break-up of the Roman Empire could have had no idea of the twists of history, the further great migrations, that would one day lead people unknown to them, people beyond their imagining, to turn up the treasure they had laid up for brighter days ; so those people in old Caracas, at a time of darkness, amassing (almost certainly by plunder) a secret hoard of sovereigns and gold coins, could have had no idea of the twists of history that would lead Manuel Sorzano, whose ancestors in the 1860s had not yet left India, to come upon their gold. »

Aucune trace, donc, de mes tâtonnements intermédiaires. Voici ce qui est resté (jusqu'à présent) :

« Ceux qui enfouissaient leur trésor à l'époque de la chute de l'empire romain ne pouvaient soupçonner les détours de l'Histoire, les grandes migrations futures qui amèneraient un jour des gens inconnus d'eux, étrangers même à leur imagination, à découvrir le trésor mis de côté pour des jours meilleurs ; de même, ces habitants du vieux Caracas qui avaient, en

une période sombre, amassé (par pillage, vraisemblablement) un trésor secret de souverains et de monnaies commémoratives, ne pouvaient soupçonner les détours de l'Histoire qui amèneraient Manuel Sorzano, dont les ancêtres, en 1860, n'avaient pas encore quitté l'Inde, à découvrir leur or. »

Dans ma première version, j'avais sagement commencé le paragraphe par « Tout comme ». C'était comme un poids qui écrasait la phrase et la rendait, m'a-t-il semblé, par trop inassimilable. Encore, dans cet exemple relativement court, les verbes n'ont-ils pas trop perdu de vue les sujets, et l'auteur nous a-t-il concédé un point-virgule au milieu. (J'avoue que je me suis autorisée de la présence, ici, de ce point-virgule pour y avoir recours à deux ou trois autres endroits du livre où il n'y en avait pas.)

En un sens, le piège évident de ces labyrinthes fait que les solutions s'imposent. Par contre, à la dernière relecture de ma traduction, mon œil a tout d'un coup buté sur le paragraphe suivant :

« Nous n'étions pas les seuls à ressentir ce besoin de témoins étrangers. Même quelqu'un comme Francis Parkman, disposant de toute l'assurance de sa grande famille bostonienne, lorsqu'il suivait la piste de l'Oregon dans les années 1840, éprouva à l'occasion le besoin, face aux splendeurs naturelles de l'Amérique, pour se montrer à la hauteur de son décor, de faire une comparaison avec la peinture italienne qu'à l'époque il ne devait connaître qu'au travers de reproductions approximatives. »

Quelle horreur ! Étais-je en train de rêver à la piste de l'Oregon ? Voici le texte original :

« We were not alone in this need for foreign witness. Even someone like Francis Parkman, with all his Boston security, when he was on the Oregon trail in the 1840s, felt on occasion, in the splendour of the American wilderness, that in order to show himself equal to a particular scene he had to make some comparison to Italian painting, which at that time he would have known only in imperfect reproductions. »

Et voici le français après remaniement :

« Nous n'étions pas les seuls à ressentir ce besoin de témoins étrangers. Même quelqu'un comme Francis Parkman (fort de toute l'assurance de sa grande famille bostonienne), lorsqu'il parcourait la piste de l'Oregon dans les années 1840, éprouva la nécessité, pour se montrer à la hauteur des splendeurs naturelles de l'Amérique déployées devant lui, de faire une comparaison avec la peinture italienne qu'à l'époque il ne devait connaître qu'au travers de reproductions approximatives. »

J'ai songé à remplacer « faire une comparaison avec » par « se référer à », plus léger. Mais c'est bien l'idée précise de « comparer » qui revient ailleurs à plusieurs endroits. De l'utilité du travail présent : je suis saisie de doute à propos des mots « *particular scene* », que j'ai laissé tomber, et de « déployées », rajouté en échange. Peut-être « une scène inscrite dans les splendeurs naturelles... » ? Et le reste ne me ravit pas non plus. Je me remets tout de suite au travail.